

Manderlay
À l'ombre de Dogville
***Manderlay* —Danemark / Suède / Pays-Bas 2005, 139 minutes**

Philippe Jean Poirier

Numéro 243, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. J. (2006). *Manderlay : à l'ombre de Dogville / Manderlay —Danemark / Suède / Pays-Bas 2005, 139 minutes*. *Séquences*, (243), 41–41.

MANDERLAY À l'ombre de Dogville

Le cinéaste danois Lars von Trier ne déroge pas de son projet initial, il poursuit la douloureuse traversée de ses États-Unis fantasmés. Le convoi de mafiosi atteint Manderlay et pourtant Dogville nous habite encore. C'est qu'il faut faire le deuil du premier film pour réellement apprécier le deuxième, moins brutal et plus réflexif.

PHILIPPE JEAN POIRIER

Dogville avait l'allure d'un chemin de croix, une sorte d'adaptation libre du conte sadien **Justine ou les Malheurs de la vertu**. Si Grace semble complètement remise de cette expérience scabreuse, c'est qu'elle possède désormais de puissants moyens de dissuasion, puisque son père lui a cédé une partie de ses pouvoirs mafieux. Le cortège stoppe à Manderlay, et Grace y découvre une plantation qui a « omis » de mettre fin à l'esclavage, pourtant aboli soixante-dix ans plus tôt. Grace s'indigne et libère les esclaves afro-américains, assistant du coup au décès de Mam, la maîtresse du domaine.

Cette trilogie sur les États-Unis possède une mécanique interne des plus particulières. Il est aisé, *a priori*, d'attribuer le rôle principal à Grace. La structure du récit fait pourtant d'elle, en réalité, un élément déclencheur. Les petites communautés qu'elle côtoie deviennent ainsi le *vrai* personnage principal, appelé à « évoluer » au fil de l'intrigue. À Dogville par exemple, les habitants entraient pour la première fois en contact avec l'Autre, personnifié par Grace, qui incarnait à leurs yeux tout ce qu'il y a d'étranger, d'inconnu et d'inquiétant chez l'être humain. Le récit concentrait alors sa quête sur l'individu. Il va sans dire que les habitants échouèrent à ce test.

À Manderlay, Grace induit un apprentissage qui est d'ordre politique. Les résidents jouissent d'une nouvelle liberté d'action depuis la mort de Mam. L'occasion leur est offerte d'apprendre à vivre en démocratie. Paradoxalement, ce mode de fonctionnement leur est imposé. La jeune femme supervise étroitement la transition de régimes à l'aide de ses gentlemen armés. Certains y verront une référence directe à l'intervention américaine en Irak. Avec raison, puisque le cinéaste lui-même confirme ce parallèle.

Le cinéaste promène sa caméra flottante à travers cet étrange décor avec une précision chirurgicale, presque pornographique.

Nicole Kidman et James Caan cèdent ici leur place à Bryce Dallas Howard et Willem Dafoe. Soulignons l'ironie. Alors que **Dogville** nous forçait à imaginer les décors manquants, **Manderlay** débute avec l'étrange impression qu'il faudra, cette fois, en plus des décors, s'imaginer les acteurs « manquants ». Mais l'effet s'estompe, et la magie opère à nouveau. Au terme du film, la nouvelle Grace nous apparaît comme une évidence. On se dit que les scènes clefs ont été mieux servies par la candeur d'Howard que par la froideur de Kidman.

Parlons de cette fameuse mise en scène, pour le moins atypique. Une partie des décors sont tracés en noir sur un parquet de jeu blanc, le négatif de ce que l'on a connu dans **Dogville**. Seuls quelques vestiges subsistent à l'écran, une clôture et une charpente de maison, etc. Le cinéaste promène sa caméra flottante à travers cet étrange décor avec une précision chirurgicale, presque pornographique. Pornographique en ce sens qu'il n'y a plus aucun appui scénique à la disposition

des acteurs, qui sont brutalement renvoyés à leur corps, comme seul outil de jeu. Cela permet de générer une partie de la violence inhérente au récit. Si le procédé a charmé certains cinéphiles, il a provoqué l'exaspération chez plusieurs. C'est peut-être pour ça que le cinéaste a mis la pédale douce sur les effets scéniques cette fois-ci. Et c'est dommage, car c'est précisément l'exploration de ce langage théâtral qui était si neuve et réjouissante.



La nouvelle Grace nous apparaît comme une évidence

La représentation des Afro-Américains pose problème, et c'est pourquoi certains acteurs n'ont pas voulu toucher à ce scénario. Glover lui-même a tergiversé avant d'accepter son rôle. La typologie des esclaves, tirée du Livre de Mam, suscite d'abord une indignation calculée : il y a le « nègre pleurnichard », « le nègre rigolo », « le nègre bavard », etc. Passe encore. Ce qui est troublant, c'est de voir les personnages se comporter conformément à ces définitions psychologiques. Il est difficile de croire que l'oppression d'un Maître puisse abrutir les gens à ce point. Cet aspect du film soulève des doutes.

Lars von Trier possède néanmoins la faculté d'amener une situation à son paroxysme. C'est ainsi qu'il nous fait oublier ses maladresses. **Manderlay** foisonne en scènes tragiques. Pensons au meurtre de la vieille dame, au châtiment de Timothy. Autant de souvenirs indélébiles.

■ Danemark / Suède / Pays-Bas 2005, 139 minutes — **Réal.** : Lars von Trier — **Scén.** : Lars von Trier — **Photo** : Anthony Dod Mantle — **Mont.** : Bodil Kjerhauge, Molly Marlene Stensgård — **Mus.** : Joachim Holbek — **Dir. Art.** : Peter Grant — **Cost.** : Manon Rasmussen — **Int.** : Bryce Dallas Howard (Grace Margaret Mulligan), Isaach De Bankolé (Timothy), Danny Glover (Wilhelm), Willem Dafoe (le père de Grace), Jeremy Davies (Niels), Lauren Bacall (Mam), Chloë Sevigny (Philomena), Jean-Marc Barr (M. Robinson), Udo Kier (Mr. Kirspe), Michaël Abiteboul (Thomas), Rik Launspach (Stanley Mays), Geoffrey Bateman (Bertie), Suzette Llewellyn (Flora), Virgile Bramly (Edward), Charles Maquignon (Bruno) — **Prod.** : Humbert Balsan, Gillian Berrie, Bettina Brokemper — **Dist.** : TVA.